Document généré le 14 juil. 2025 21:45

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

# Tragiquement drôle

## CHRISTIAN SAINT-GERMAIN, *L'avenir du bluff québécois. La chute d'un peuple hors de l'histoire*, Liber, 2015, 86 pages

Dominic Desroches

Volume 10, numéro 3, été 2016

URI : https://id.erudit.org/iderudit/82565ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)
1929-5561 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Desroches, D. (2016). Compte rendu de [Tragiquement drôle / CHRISTIAN SAINT-GERMAIN, *L'avenir du bluff québécois. La chute d'un peuple hors de l'histoire*, Liber, 2015, 86 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, *10*(3), 27–28.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

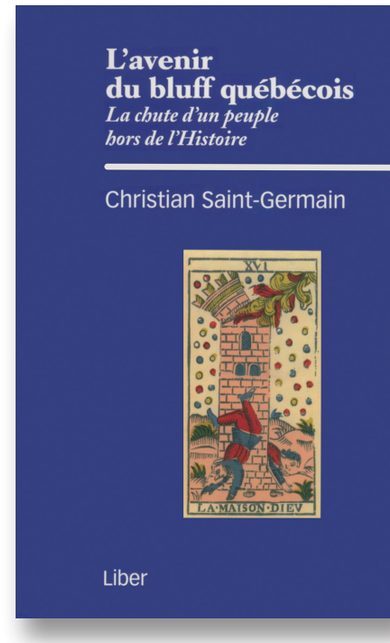
Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

# TRAGIQUEMENT DRÔLE

Dominic Desroches
*Professeur de philosophie, collège Ahuntsic*




CHRISTIAN SAINT-GERMAIN
**L'AVENIR DU BLUFF QUÉBÉCOIS. LA CHUTE D'UN PEUPLE HORS DE L'HISTOIRE**
Liber, 2015, 86 pages

Ce pamphlet de politique réaliste, inspiré par le ton et le souvenir de l'auteur révolutionnaire Pierre Vallières, est sans aucun doute le livre souverainiste le plus tragiquement drôle de l'année. Pour ceux qui veulent rire et pleurer en même temps sans faire la file au guichet de Juste pour rire ou ceux qui n'en peuvent plus de visionner la collection complète des Elvis Gratton, il importe de se délecter des quelques pages de *L'avenir du bluff québécois*. Ce coup de gueule de Christian Saint-Germain, cette critique dévastatrice sans solution aucune, cette fracassante étude de style autosuggestive et circulaire – ou comment dire ? – ce condensé hilarant d'épisodes politiques récents ne fait pas dans la dentelle ni dans la nuance. Présenté comme le livre de la colère, cet écrit de circonstance, qui emprunte souvent le langage oral du peuple à qui il est destiné, illustre l'extrême déception dans laquelle se trouvent les grands indépendantistes intoxiqués par les promesses et l'« étapisme » de bon gouvernement provincial après les élections successives du Parti québécois depuis 1976.

Sans détour : Christian Saint-Germain, professeur de philosophie à l'UQAM, veut démasquer le jeu politique de marionnettes issu de la *Quiet Revolution*. Dans ce qui ressemble à un règlement de compte de ses propres illusions, l'auteur s'attaque à tout ce que le Québec a produit depuis l'élection du Parti québécois. Sans liens vraiment développés, sans le désir d'éprouver une thèse, l'auteur propose des arguments et de nombreux exemples choisis visant à montrer que le Québec a délibérément oublié le sang derrière toute politique réelle, derrière tout rapport de force, et que le discours indépendantiste est du bluff, c'est-à-dire un jeu qui vise à se faire, un peu comme la grenouille dans la fable célèbre, plus grosse que le bœuf. On pratique le « bluff » lorsqu'on mise gros afin de faire accroire que l'on a un très bon jeu (p. 29). C'est, au niveau politique, selon Saint-Germain, non seulement un aveu de faiblesse, mais aussi, et par le fait même la preuve de notre propre colonisation. Tous les politiciens convoqués à ce tribunal du bluff politique québécois, qu'ils soient souverainistes ou fédéralistes, seront en conséquence présentés comme des guignols, des marionnettes, des êtres sans volonté ni détermination. Si l'auteur de *Nègres blancs d'Amérique* était vivant, Saint-Germain serait sans doute pendu à ses lèvres. Les Québécois préfèrent, semble-t-il, et c'est la première grande conclusion du livre, leur système de santé à la grande politique.

**Ce coup de gueule de Christian Saint-Germain, cette critique dévastatrice sans solution aucune, cette fracassante étude de style autosuggestive et circulaire – ou comment dire ? – ce condensé hilarant d'épisodes politiques récents ne fait pas dans la dentelle ni dans la nuance.**

Afin de mieux comprendre la métaphore tirée du casino qui guide notre auteur, voyons ici le parcours qu'il effectue dans un Québec « sorti de l'histoire », pour rappeler le sous-titre du livre. Le pamphlet s'ouvre sur un jeu de vérité qui devrait déranger tout le monde. Le chapitre I, « Funérailles d'État », revient brièvement sur l'épisode des funérailles de Jacques Parizeau. Écrit au vitriol, l'auteur touche tous les sujets possibles et fait tous les sauts imaginables pour critiquer le comportement des hommes politiques face à la mort de « Monsieur ». La thèse qui oriente ce concours de formules provocantes apparaît au chapitre II où l'auteur fait aussi flèche de tout bois, « L'embarquement en classe affaire vers le pays ». L'idée, en gros, c'est d'illustrer la montée d'un Québec qui, colonisé à l'extrême, pourrait s'éprendre du modèle de l'entreprise.

« L'insoutenable légèreté du PQ », troisième chapitre sur le chemin de la colère, n'est pas tout à fait un éloge du PQ, mais plutôt une critique décapante de toutes les décisions prises par ce parti provincial depuis sa fondation. Pour donner une idée du style de notre auteur, ou pour montrer que nous n'exagérons pas, rappelons un moment fort de ce chapitre pour le moins abrasif :

> La société québécoise n'est guère plus qu'une boulette de plasticine [sic] bureaucratique, une machine à produire de l'assurance maladie, du soutien financier aux écoles confessionnelles, illégales ou non. Même Pauline Julien ne croyait pas aux sornettes de Gérald Godin parti apprendre des sets carrés aux vieux Grecs dans Mercier et revenu en dansant le Sirtaki. C'est le statut pathologique de l'hospitalité québécoise : les immigrants nous regardent de haut ou pas du tout, comme c'est le cas à Outremont. Ils n'ont pas tort (p. 40).

Pour le sens de la nuance, il faudra repasser. Viennent ensuite un chapitre consacré au « Moment Québecor », il fallait s'y attendre, et un autre portant sur la « Duplicité des chefs ». Au nom de l'éternel conflit de classes que reproduit la politique québécoise, l'auteur au vocabulaire marxiste revient, comme sa muse Vallières, critiquer le colonisé et son mode de vie. S'il entre brièvement dans « L'alchimie de la décolonisation », c'est le chapitre intitulé « Salle d'attente de l'Histoire » qui thématise la situation politico-médicale du Québec libéral actuel. Le pamphlet fera de notre système de santé « notre patrie » avant de se conclure sur l'appel psychanalytique à un grand Autre. Pour résumer le trajet emprunté par l'auteur, on rappellera ici ses propres mots :

> Dans une perspective historique, le combat mené par la plus modeste ursuline de Trois-Rivières pour conserver le français après la Conquête a mieux valu pour la survie du peuple que toute la brigade légère des sans-culottes du Bloc québécois partis chercher pension à Ottawa (p. 82).

L'auteur aura le mérite de dire tout haut ce que certains pensent tout bas. Il aura aussi l'insigne grandeur de dire en quelques phrases ce qui méritait une véritable étude politique. Sa critique, par exemple, de l'élite qui s'est détournée du peuple touche clairement la cible, mais elle n'est pas très développée. Il aura également raison de rappeler que la politique est beaucoup plus que de simples discours. S'il a le sens de la formule et qu'il favorise les morsures puissantes aux compromis, sa rhétorique du décomplexé peut parfois glacer le dos. On se demande si l'auteur connaît réellement toutes les difficultés pratiques posées par la politique. Affirmer que Parizeau, Landry et

suite à la page 28

suite de la page 26

droit international. Cela relève de l'expression d'un pouvoir « constituant » fondamental et non d'un quelconque droit. Quand bien même le régime canadien et le droit international décrétassent que la démarche québécoise est « illégale », cela n'enlèverait en rien sa légitimité.

**Ce sont les peuples qui fondent les États, acte duquel découlent les ordres constitutionnels et le droit. Le droit procède toujours du politique. Dans l'univers juridique, cela se nomme le principe de l'« effectivité ».**

Lorsque le peuple québécois décidera franchement un jour de prendre en main son destin collectif en faisant sécession de l'ensemble fédéral canadien pour se fonder en République libre, aucun droit intérieur canadien ni aucun droit international ne sauront dans la réalité l'en empêcher. Tous les débats de juristes et de constitutionnalistes sur la légalité de l'entreprise devront alors céder le pas devant cette volonté collective en acte, celle par laquelle un peuple exerce le premier de tous ces pouvoirs, qui est celui de se constituer lui-même en État indépendant, geste politique souverain. ❖

suite de la page 27

Bouchard sont des « perdants » est une chose, qui n'est pas fausse d'ailleurs, mais expliquer de manière crédible et nuancée pourquoi, dans les contextes précis, est une autre paire de manches comme on dit. Par ses nombreux raccourcis, par ses formules dignes d'une nuit d'Halloween, l'auteur montre qu'il n'a visiblement jamais fait de politique ni eu la responsabilité d'un parti ou de la province. Ses critiques du désengagement de nos politiciens provinciaux sont, de l'extérieur, assez justes, le seul ennui, c'est que notre auteur est lui-même, comme nous tous d'ailleurs, le produit de cette politique. Gaston Miron a fait de la poésie de notre souffrance, de nos langages et de nos duplicités, Pierre Perrault a tourné des films de cinéma-vérité de notre condition de colonisés. J'aimerais et je souhaite de toutes mes forces que l'on puisse faire quelque chose, construire à partir de cette critique des plus pertinentes de nos illusions politiques. ❖

## Frédérik Lavoie
## Ukraine à fragmentation
Saguenay, La peuplade, 2015, 250 pages

Ce n'est pas réellement un essai, un récit plutôt, un récit qui s'adresse à Artyom, un gamin ukrainien russophone de 4 ans qui a eu la malheureuse idée de se trouver à proximité du point d'impact d'une roquette Grad. L'ironie de l'histoire, si on peut utiliser ce terme, c'est que la roquette n'avait même pas atteint la cible visée ; un dommage collatéral quoi... Alors Frédérik Lavoie s'est donné pour mission d'expliquer au petit Artyom les raisons de sa mort. « Il va de soi que tu ne méritais pas de mourir. Tu mérites au moins de savoir ce qui t'a valu la mort » (p.16).

Lavoie cherche les raisons de cette mort dans le conflit qui depuis 2013 oppose révolutionnaires pro-ukrainiens et rebelles prorusses en Ukraine. En trame de fond du dit conflit se trouve un pays dont l'attachement national est fragile ; l'Ukraine est en effet un salmigondis d'ethnies et de peuples divers qui au fil de l'histoire se sont croisés là : Russes, Ukrainiens, Tatars, Grecs, et d'autres groupes. Théoriquement, l'État ukrainien est composé de citoyens d'ethnie et de langue ukrainienne, mais le russe était l'idiome privilégié pour la communication usuelle. Le pays ne devint vraiment indépendant qu'en 1991, à la suite de la dislocation de l'URSS. Avant cela, la région fut l'objet de maints découpages et multiples annexions, pour finalement faire partie de l'empire soviétique. Une chatte n'y retrouverait pas ses petits...

Dans son explication des causes du conflit qui a causé la mort d'Artyom, le journaliste québécois ne s'attarde pas sur les grands facteurs géopolitiques de la guerre civile ni sur les grands intérêts géostratégiques de la Russie, de l'Europe ou même des États-Unis. Ces questions ont été déjà abondamment débattues. Lavoie fait plutôt de la microsociologie, celle qui reste au niveau des acteurs, de la façon dont ils vécurent cette boucherie. Dans une démarche plutôt actionnaliste, il cherche le déclencheur, l'action qui a entrainé tout le reste. Il emprunte ainsi à la théorie du chaos, qui soutient que « une modification infime des conditions initiales dans un système non linéaire peut entrainer des résultats imprévisibles et tragiques à long terme » (p. 31).

Il recherche alors cette modification infime qui serait à l'origine du drame ukrainien, et il la trouve. D'après lui, c'est la pose d'un gigantesque sapin de Noël sur la place de l'indépendance (le Maïdan) à Kiev, à l'approche des fêtes, qui a servi de déclencheur des hostilités entre Ukrainiens. Cet évènement, banal à première vue, est la cause première de la mort du petit Artymon. Le Maïdan servait de rassemblement aux Ukrainiens proeuropéens dans un contexte déjà agité. Le président Ianoukovitch, démocratiquement élu et prorusse, voulut la faire évacuer afin d'installer le fameux sapin. Face à la résistance des manifestants, la police intervint et cela dégénéra rapidement. Bilan : des dizaines de blessés. À partir de là, le président perdit le contrôle de la situation et s'enfuit peu après en Russie ; les Euromaïdans avaient gagné, mais au prix du fragile équilibre de l'Ukraine... Un nouveau pouvoir s'installa et il semble, d'après Lavoie, qu'il ait géré les affaires de l'État avec un esprit de revanche et une certaine maladresse ; par exemple, le gouvernement adopta une loi sur les langues régionales qui consterna et insulta la minorité russe (10 %). Cette proposition demandait de révoquer la loi sur les langues régionales. Les russophones se voyaient ainsi privés de tous les services publics dans leur langue. D'autres mesures maladroites accentuèrent les tensions, jusqu'à l'éclatement final, et la mort de l'enfant Artyom.

Frédérick Lavoie résume très succinctement cette période tragique de l'histoire récente de l'Ukraine, mais l'essentiel de son ouvrage tourne autour des acteurs qui ont été touchés par ces évènements tragiques : parents du petit Artyom, soldat, un père endeuillé, les clients d'un café, dans un hôpital ou une morgue... Il fait parler ces acteurs, et à travers leurs peines, leurs incompréhensions, leurs contradictions et sans parti pris il cherche à démêler la chaine de causalités qui a entrainé ce conflit. Il n'y parvient pas réellement, mais il dénonce malgré tout l'absurdité de cette guerre, comme de toutes les guerres. Lavoie est un humaniste pacifiste, utopiste diront certains. Dans son approche il n'y a ni bons ni méchants, mais des individus pris dans des passions collectives qui les amènent à perdre toute leur humanité et à produire de l'horreur. L'auteur rend très bien compte de cette horreur au quotidien.

**Daniel Gomez**